

Nathalie Azoulay, l'émotion entre les lames des ciseaux

Alain Nicolas

L' héroïne de *Clic-Clac*, le nouveau roman de l'autrice de *Titus n'aimait pas Bérénice*, prix Médicis 2015, tourne un film pour conjurer le mélodrame qui la faisait pleurer à 15 ans. Une approche virtuose de l'écriture par le biais du cinéma.

Clic-Clac Nathalie Azoulay P.O.L., 192 pages, 17 euros

Clic-clac, bruit de ciseaux, de coupure. La scène que veut tourner Claire, c'est une rupture nette, un cut final. Marie rencontre par hasard Pierre. Elle marche vers lui : « Je ne veux pas te voir. » Elle s'éloigne, pressant à peine le pas. Cela a duré quelques secondes. « Et ce fut tout », comme dans *l'Éducation sentimentale*, de Flaubert. Il va falloir un moment pour que Marie et Pierre - les deux acteurs qui jouent Marie et Pierre, et qui porteront ces prénoms tout au long du roman - comprennent ce que veut Claire. Pas d'émotion surajoutée, pas de regards brillants, d'élan, d'arrêts, aucun autre mot. Les acteurs proposent des gestes, des attitudes.

Claire répond par des mots qu'ils refusent de comprendre. Scène « distale », scène « pliable ». Nathalie Azoulay joue avec le lecteur la même partition que Claire avec ses acteurs. Rien de trop. Pas d'émotion. Quoi alors ? Cette phrase, en voix off : « C'était l'homme

de sa vie, celui à qui elle avait dit je t'attendrai toute ma vie. » Entre les deux, adviene que pourra, un roman, peut-être. Celui des personnages du film, celui aussi de ce tournage qui part si mal.

Une ligne de crête entre le sentimental et le cérébral

Et celui de la surprise. Cette scène existe déjà. Elle a déjà été tournée. « Pas une scène de cinéophile, pas du grand cinéma », avoue-t-elle à Pierre et Marie. Elle vient de Nos plus belles années, un film de 1973 de Sydney Pollack, avec Barbra Streisand et Robert Redford. « Une bluette, une romance, un mélo », confie-t-elle, un peu honteuse. C'est que Claire Ganz est une cinéaste célèbre, récompensée dans le monde entier, et dont les choix sont à l'opposé du kitsch lacrymal hollywoodien. Mais elle l'a dit : elle va tourner « contre » la scène de Pollack. Nathalie Azoulay avait, dans *Titus n'aimait pas Bérénice*, déjà écrit contre, et avec Racine. Sans comparer le moins du monde Pollack et Racine, l'autrice prend au pied de la lettre l'idée qu'on écrit dans sa bibliothèque contre tous les livres qu'elle contient. Dans *Clic-Clac*, la mise est doublée.

C'est Flaubert qui est convoqué, si l'on se souvient que la dernière phrase de *l'Éducation sentimentale* était « c'est là ce que nous avons eu de meilleur ». Mais, comme le dit Claire à ses acteurs,

« soyons les premiers à le faire comme nous allons le faire ». De la sécheresse brute du début à la sophistication du jeu avec les références, tout pourrait conspirer à l'écriture d'un roman cérébral et minimaliste, bannissant tout affect. C'est ce qu'on dit des films de Claire. L'émotion est pourtant le matériau principal de Clic-Clac.

D'abord parce que la violente opposition entre le « je ne veux pas te voir » et « c'était l'homme de sa vie, celui à qui elle avait dit je t'attendrai toute ma vie » troue d'entrée le cœur du lecteur, comme celui des acteurs.

Ensuite parce que dans ce vide entre ces phrases se logent plein d'histoires. Celles des mélés qu'elle voyait avec sa mère, qui vient de mourir. Cette transmission des larmes entre mère et fille, elle l'avoue à Marie et à Pierre. Elle leur en fait don à son tour, exige qu'ils visionnent le film, tout en refusant tout épanchement. Elle veut tourner « pour ne plus pleurer ». Et le film de Pollack pourrait être inspiré d'un mélo plus flamboyant encore, de Kazan, la Fièvre dans le sang. Quant à l'histoire du scénario, elle est elle aussi pleine de passion, de dépendance, d'orgueil. Elle appelle le pathos que Claire refuse. C'est pour cela qu'à peine ouverte, la porte des sentiments doit se refermer, comme les ciseaux : clic-clac.

Tenir la ligne de crête entre le sentimental et le cérébral est un art que bien peu possèdent. Le roman de **Nathalie Azoulai** suit cette trajectoire avec une virtuosité qui tient à la subtilité des notations caractérisant les personnages, à la finesse du jeu entre l'identification et la distance, et à l'efficacité que permet l'approche indirecte, par le biais du cinéma ou du musée (1). Clic-Clac emporte le

lecteur, peut lui faire perdre la tête, mais pas la raison et ses plaisirs.